





# UNE BÊTE AU PARADIS

L'auteur de cet ouvrage a bénéficié  
d'une bourse d'écriture  
de la Région Auvergne-Rhône-Alpes  
et de la DRAC Auvergne-Rhône-Alpes.

**La Région**   
Auvergne-Rhône-Alpes

© L'Iconoclaste, Paris, 2019  
Tous droits réservés pour tous pays.

L'Iconoclaste  
27, rue Jacob, 75006 Paris  
Tél. : 01 42 17 47 80  
iconoclaste@editions-iconoclaste.fr  
www.editions-iconoclaste.fr

CÉCILE COULON  
UNE BÊTE AU  
PARADIS



L'ICONOCLASTE  
ROMAN



*Ses lèvres vinrent sur les miennes se poser  
Et je sentis au cœur une vague brûlure.*  
Jules Supervielle, « Le portrait »





**D**e chaque côté de la route étroite qui serpente entre des champs d'un vert épais, un vert d'orage et d'herbe, des fleurs, énormes, aux couleurs pâles, aux tiges vacillantes, des fleurs poussent en toute saison. Elles bordent ce ruban de goudron jusqu'au chemin où un pieu de bois surmonté d'un écriteau indique :

#### VOUS ÊTES ARRIVÉS AU PARADIS

En contrebas, le chemin, troué de flaques brunes, débouche sur une large cour : un rectangle de terre battue aux angles légèrement arrondis, mangé par l'ivraie. La grange est strictement tenue. Devant, un tracteur et une petite voiture bleue sont rangés là

et nettoyés régulièrement. De l'autre côté de la cour, des poules, des oies, un coq et trois canards entrent et sortent d'un cabanon en longueur percé d'ouvertures basses. Du grain blond couvre le sol. Le poulailler donne sur une pente raide bordée par un ru que l'été assèche chaque année. À l'horizon, les Bas-Champs sont balayés par le vent, la surface du Sombre-Étang dans son renforcement de fougères frissonne de hérons et de grenouilles.

Au centre de la cour, un arbre centenaire, aux branches assez hautes pour y pendre un homme ou un pneu, arrose de son ombre le sol, si bien qu'en automne, lorsque Blanche sort de la maison pour faire le tour du domaine, la quantité de feuilles mortes et la profondeur du rouge qui les habille lui donnent l'impression d'avancer sur une terre qui aurait saigné toute la nuit. Elle passe le poulailler, passe la grange, passe le chien, peut-être le douzième, le treizième qu'elle ait connu ici – d'ailleurs il n'a pas de nom, il s'appelle « le Chien », comme les autres avant lui –, elle trotte jusqu'à la fosse à cochons, un cercle de planches avec une porte battante fermée par un loquet que

le froid coince, l'hiver. Là le sol est tanné, il a été piétiné pendant des années puis laissé à l'abandon sans qu'aucun pied, qu'aucune patte ne le foule.

Dans la fosse, si vaste pour un lieu qui n'accueille plus d'animaux, dans la fosse, Blanche se tient droite, malgré les quatre-vingts années qui alourdissent sa poitrine, balafrent son visage et transforment ses doigts en bâtons cassés.

La fosse est vide mais en son centre gît un bouquet de ces fleurs qui bordent le ruban de goudron menant au Paradis. Certaines ont déjà fané, d'autres – comme Blanche – sont sur le point de perdre leurs dernières couleurs. C'est un petit bouquet de campagne dans un grand cercle terreux. Les épaules chargées d'un gilet rouge, d'un rouge plus vif que celui des feuilles mortes sous l'arbre à pendaisons, elle bascule, s'agenouille devant ce petit bouquet qu'un enfant aurait pu composer pour sa première communion et en retire les tiges brunes qu'elle jette, d'un geste étonnamment vif, presque violent. Puis elle sort de la poche de ce gilet rouge, d'un rouge plus vif que le sang du Paradis, quelques fleurs encore jeunes, sur

lesquelles elle souffle très doucement avant de les déposer avec les autres. Elle se tient là, prostrée devant ce petit bouquet de campagne, si joli au milieu de cette fosse que sa grand-mère, Émilienne, a fait creuser pour ses cochons. C'était il y a longtemps. Elle se souvient de tout.

Car si aucun animal n'habite plus cette arène de planches et de terre, une bête s'y recueille chaque matin.

Blanche.

## Faire mal

**B**lanche et Alexandre firent l'amour pour la première fois pendant qu'on saignait le cochon dans la cour. Ils avaient fermé les fenêtres, sans tirer les rideaux. En bas, la fête battait son plein. L'animal gueulait comme un supplicié, les paysans voisins s'étaient rassemblés ; le sang dessinait de larges coquelicots sombres sur la terre battue. Sous le grand arbre devant la porte, Louis avait dressé des tables recouvertes de nappes aux initiales de la famille Émard. Une quarantaine de personnes assistaient à l'écoulement, les petits

regardaient, les yeux écarquillés. Émilienne, au premier rang, disait: «Là, là, doucement... Le sang, gardez bien le sang.»

Au premier étage, Blanche et Alexandre, nus, se serraient, enlacés, sachant quoi faire sans savoir comment faire, sachant que ce serait douloureux sans savoir comment rendre cette douleur plus belle. L'odeur du sang dans la cour rivalisait avec celle de la peau d'Alexandre, du sexe de Blanche, ils ne sentaient plus rien qu'eux-mêmes, n'entendaient que leurs souffles mêlés, tout à la fois apeurés et soulagés de se retrouver ensemble, enfin.

D'abord, Alexandre explora la jeune fille avec ses mains et sa bouche. Elle, la tête sur les immenses oreillers bleus, le regardait. Il tenait sa taille dans ses bras, sa langue et ses doigts descendaient le long de son ventre tels des grimpeurs en manque de montagne. Avant d'enfourer ses lèvres dans le sexe de Blanche, Alexandre releva la tête, les yeux fixés sur les poils pubiens d'un brun foncé. Souriant, il désigna par la fenêtre les feuilles du grand arbre et murmura :

– C'est la même couleur.

Elle émit un rire bref, nerveux. Alexandre la caressa doucement comme on fait pour calmer les ânesses quand elles mettent bas, puis son visage disparut entre ses jambes. Les mains de Blanche, crispées sur les épaules du garçon, labouraient sa peau tout en le maintenant entre ses cuisses.

– Est-ce que ça va ?

Il la tenait contre lui, son bras sous sa nuque. Blanche semblait dormir sur son épaule mais ses yeux étaient grands ouverts. Elle ne paraissait ni triste, ni en colère. Simplement, le vert sombre de son regard s'enfonçait dans le mur face au lit, et Alexandre avait beau chercher, il ne voyait qu'un mur, au coin duquel une petite araignée, très fine, presque élégante, emmaillottait un moucheron.

– Blanche ? Est-ce que ça va ?

Son corps fut parcouru d'un frisson.

– J'ai connu mieux comme sensation, dit-elle en jouant du bout des doigts autour de son nombril.

– Ça fait si mal que ça ?

Alexandre se redressa. Il pensait avoir été doux. Elle n'avait pas crié, ni pleuré, ni demandé qu'il arrête. Il avait pensé qu'il s'en était « bien sorti » ;

les hommes lui avaient dit que toutes les premières fois étaient pénibles, le mieux était que ça se fasse vite.

Blanche se redressa à son tour. Ils se tenaient droits contre les oreillers, l'air un peu solennels, les joues striées par l'empreinte des draps. Blanche ramena ses jambes entre ses bras. Tout d'un coup elle eut l'air d'une petite fille.

– Ça fait mal ?

Elle leva les yeux au plafond. Sa bouche émettait un marmonnement indistinct auquel Alexandre était habitué. Blanche triait ses mots avant de parler, elle les rangeait dans l'ordre, pour que ses phrases soient claires. En cours de français, elle faisait la même chose. Mais personne ne se moquait d'elle : elle était la petite-fille d'Émilienne.

– L'hiver dernier, j'ai marché sur une braise que le feu avait crachée devant la cheminée.

La voix de Blanche avait changé. Ce n'était plus celle d'une jeune fille qui avait mal, mais celle d'une femme qui expliquait pourquoi elle avait eu mal.

– Ça fait mal comme de marcher sur une braise, conclut-elle.



Puis elle l'embrassa rapidement, à plusieurs reprises, sur le nez et au coin des lèvres. Alexandre voulut la tenir contre lui mais elle se dégagea, sauta du lit et avança jusqu'à la fenêtre.

– La cour va sentir le sang pendant trois jours.

Le sang de cochon imprégnait tout. Son odeur enveloppait le Paradis avant que l'autan ne la pousse ailleurs. Une nappe lourde, mélange d'entrailles, d'excréments, de poils et de terre, enduisait les fourrages. Partout où l'on posait la main, les doigts plongeaient dans un grand bocal de sang chaud. Pendant trois jours, davantage si le vent ne se levait pas, le Paradis portait les éclaboussures des bêtes mortes; rien ne servait de frotter, de laver, il suffisait d'attendre et l'odeur partait imprégner une autre terre.

– Avant ça ne me dérangeait pas, maintenant ça me donne la nausée, grogna Alexandre, assis sur le lit.

Il se rhabilla très lentement. Depuis combien de temps étaient-ils dans cette chambre? Une heure? Plus? Il n'en savait rien.

Blanche et Alexandre avaient décidé du jour et du lieu de leur première fois quelques semaines plus tôt. La mère d'Alexandre était femme de ménage à l'école du village et chez le notaire, son père guichetier à la gare de la ville voisine. Le matin, leur fils partait de la maison avant eux, et le soir, rentrait après eux. Le week-end, les parents ne quittaient pas le salon, ni l'été le bout de jardin entretenu telle une huitième merveille du monde, devant le chemin de terre qui sortait à angle droit de la route principale. Impossible pour les adolescents de se retrouver là-bas. De la même façon, au Paradis, il y avait toujours quelqu'un : Émilienne s'affairait en cuisine, recevait dans la salle à manger, dormait à l'étage. Lorsqu'elle sortait « aux animaux », Louis, son commis, veillait à ce que la maison soit en ordre. Il y avait bien des fois où ces deux-là quittaient ensemble le domaine, mais jamais longtemps. D'ailleurs, Blanche détestait qu'ils s'en aillent au même moment. Consciente qu'elle hériterait, un jour, du domaine entier, s'y trouver seule l'emplissait d'angoisse. Blanche craignait de ne pas savoir s'y prendre. À seize ans

elle avait encore besoin de regarder faire Louis et Émilienne, d'enregistrer leurs gestes, d'emmagasiner leurs forces pour le jour où le Paradis dépendrait entièrement d'elle. Quand la grand-mère et son commis quittaient la ferme, les vaches meuglaient à l'autre bout des Bas-Champs, les bécassines au bord de l'étang s'envolaient sur l'eau, fuyant Blanche ; après la fenaison, les balles de foin, immobiles sur le sol ras, la narguaient.

Même si Blanche aimait le Paradis, elle s'y sentait petite. Les fantômes qui peuplaient les lieux prenaient toute la place.

C'était elle qui avait eu l'idée du jour du cochon.

– On reste au début, et quand tout le monde regarde le porc mourir, on disparaît. Il faudra revenir avant le départ des invités.

Alexandre n'avait rien dit. C'était ça, ou la grange, ou attendre.

Ils descendirent, Blanche la première. Louis s'affairait sur la carcasse du cochon. Lorsqu'elle avança parmi les paysans, le teint rose et frais, souriant aux uns et aux autres telle une madone distribuant ses grâces, le commis fut pris d'une

sensation mauvaise. Il tenait les pattes de l'animal, liées par une corde épaisse, devant cette petite qui, ce jour-là, n'avait pas assisté à la mort du cochon, pour s'enfoncer, à l'étage, dans la peau d'un autre garçon que lui.

## Protéger

Louis travaillait au Paradis depuis qu'Émilienne avait perdu sa fille, Marianne, et son gendre, Étienne, dans un accident de voiture. La grand-mère s'était retrouvée seule avec Blanche et son frère Gabriel. Elle avait eu besoin de quelqu'un à la ferme. Pas pour les enfants, pour tout le reste.

À l'époque, Louis désertait le lycée, il travaillait en douce, retardant le moment de rentrer chez lui, une espèce de chalet au bord d'un étang rempli de vase plus que d'eau. Régulièrement, son père le dérouillait. Au début il cognait sans

raison, simplement parce qu'il faisait partie des hommes dont les poings avaient remplacé la bouche, les coups les mots. Peu à peu, il avait trouvé des prétextes pour attaquer plus souvent et plus fort. Selon lui, Louis rentrait trop tard, ne faisait pas assez d'efforts à l'école, traînait avec des bons à rien. Louis avait laissé le chien s'enfuir, on ne le retrouvait plus, Louis avait laissé refroidir les pommes de terre et le feu s'éteindre, Louis était bête et, surtout, Louis ne répondait pas aux cognes. Il se laissait frapper. Agile, il se cachait; quand la nuit tombait il fallait bien rentrer, mais son père ne s'était pas calmé, au contraire. Sa mère les regardait, debout contre l'évier, secouée de rafales intérieures. Chaque trempe reçue par son fils la percutait, elle plissait les yeux, grinçait des dents, contrainte au silence, brisée par des années d'évitements, de gifles, encore porteuse d'un amour monstrueux pour ce mari plein de souffrances qu'elle ne comprenait pas. Il transférait sa douleur sur le corps des autres, celui de sa femme et de son fils, de son chien et de ses arbres.

À la mort des parents de Blanche et Gabriel, Louis s'était présenté à la ferme et avait proposé à Émilienne de l'aider jusqu'à ce que « les choses se calment ». La grand-mère, les deux petits sur les bras et personne pour la seconder, lui fit faire tout ce qu'un garçon de ferme doit savoir faire, et plus encore. Pendant un mois, Louis s'épuisa au Paradis. Les foins qu'on pousse dans la mangeoire, le choc qu'on donne au pieu pour qu'il s'enfonce droit dans la terre, les bras qu'on hisse au-dessus du bétail, ou qu'on ramène en berceau sous les veaux pour inspecter les ventres, les gorges, les mâchoires. Les kilomètres de marche entre les champs et la grange, la grange et l'étang, l'étang et la cuisine. En rentrant chez lui, quand la lumière rouge du crépuscule disparaissait à la barrière de l'horizon, l'adolescent tombait dans ses rêves comme une mouche dans un verre de lait.

Un soir, alors qu'Émilienne couchait les enfants, il tapota contre la fenêtre de la salle à manger. Nuit noire. Émilienne le fit entrer. Avant qu'elle ait pu lui demander ce qu'il fabriquait à une heure

pareille, Louis bascula en avant. Son nez était cassé, sa bouche fendue.

– Je ne sais pas où aller.

Émilienne ne dit rien. Elle lui remit violemment le nez en place, soigna les lèvres, et retira les vêtements du jeune homme, dont les jambes, le dos et le ventre étaient marqués de taches violacées virant au jaune paille.

– Tu vas dormir dans la chambre des parents, souffla Émilienne.

– Vous êtes sûre ?

– Tu as une meilleure idée ?

Louis désigna la grange en haussant le menton.

– Pour cette nuit, je peux aller dans le foin.

– Soit tu es très fatigué, soit tu es très bête, conclut Émilienne.

Elle le releva de la chaise où il se tenait, torse nu, en sous-vêtements et chaussettes sales, le visage ravagé par la colère paternelle, et l'accompagna.

Louis n'avait jamais vu un lit aussi large, un sol aussi propre, un édredon aussi épais. Tout paraissait irréel. Pour lui, la chambre des disparus puait forcément la mort. Pourtant, lorsque Émilienne



l'allongea, il lui sembla être arrivé au bout d'un long voyage. Dans la chambre des morts, sa vie recommencerait.

Louis se réveilla le lendemain à deux heures de l'après-midi, son nez, sa bouche, ses joues traversés d'épingles gigantesques. Son corps grinçait. Il essaya de se mettre debout mais trébucha sur le sol. Soudain il entendit des pas précipités et la porte s'ouvrit à la volée sur une paire de pieds minuscules. Blanche, cinq ans, devant lui, le regardait, avec dans les yeux cette curiosité d'enfant déjà habituée aux horreurs du monde.

– Pourquoi t'es par terre alors qu'il y a un lit ? demanda-t-elle, sérieuse.

Louis essaya de répondre, mais la douleur l'immobilisa avant qu'il ait prononcé un mot. Blanche s'approcha pour lui prendre la main et quelques secondes plus tard, alors qu'il perdait conscience, une formidable poigne le redressa puis le coucha, exactement comme la veille. Il sentit l'odeur des vêtements d'Émilienne, une odeur de terre mouillée et de grain, et se rendormit jusqu'au soir.

À la nuit tombée, sur la table de chevet, un bol de soupe fumant formait des ronds d'humidité sur le mur. Émilienne, assise, une cuillère à la main, le nourrit très doucement. Lorsque la vieille eut terminé et remonté l'édredon sur lui, elle déclara d'une voix ferme :

– À partir d'aujourd'hui, tu vis ici. Dès que tu te sentiras mieux, nous parlerons.

Louis lui adressa un geste étrange, un geste de moine blessé, l'index et le majeur abaissés vers elle comme une bénédiction, puis il sombra de nouveau.

Le jeune homme ne remit jamais les pieds au chalet. Une seule fois, sa mère vint au Paradis. Prudente, Émilienne l'invita dans la cuisine, servit du café et des madeleines, puis appela Louis. Lorsqu'il aperçut sa mère par la fenêtre, il s'arrêta net.

– Ton père n'est pas là, dit Émilienne en se levant pour lui ouvrir. Viens. Elle a apporté des vêtements.

En partant, sa mère tenta une étreinte qu'il rejeta.

– Louis travaille ici. Il ne reviendra pas chez vous, sauf s’il le souhaite.

La vieille parlait à cette femme sans détour. Avec dans la voix cette fermeté de celles qui n’abandonnent rien à la violence des autres.

– C’est moi qui ai soigné votre fils, ce fameux soir.

La mère déchue étouffa un sanglot.

– Je suis désolée.

– C’est la moindre des choses, répondit Émilienne.

Puis elle se leva, pressa l’épaule du garçon et sortit. Louis voulut la suivre, mais elle se retourna et lui fit signe de rester, comme elle aurait commandé à un chien de s’asseoir devant un feu tremblant. La mère regardait son fils, dont le nez et la bouche étaient encore teintés.

– Pourquoi tu ne pars pas ? dit-il en grattant de l’ongle la nappe. Il va te tuer.

Sa mère soupira.

– Bien sûr que non.

Elle avait dit cela hardiment ; dans ce ton Louis comprit qu’elle aimait son mari, malgré tout ce qu’elle subissait. Elle aimait cet homme à

la manière d'un animal qui suit le maître qui le bat chaque matin pour le caresser chaque soir. Alors Louis, à son tour, quitta sa place et sortit, non sans avoir pressé l'épaule de sa mère comme Émilienne avait pressé la sienne. Devant la maison, Blanche et Gabriel jouaient avec les poules. Louis avança jusqu'à la grange, retroussa les manches de sa combinaison et commença à racler le sol dans la pénombre, sans un regard ni même une larme pour la mère qu'il laissait partir.

Au début, Louis travaillait mal. Il lui manquait des savoirs simples. Les vaches s'entassaient contre les barrières quand il pénétrait dans le pré, ou refusaient de rejoindre la salle de traite le matin. Les poules se moquaient, le coq le poursuivait. Louis, craintif, évitait ses coups de bec, sautillant au milieu de la cour. Émilienne lui ayant interdit d'être violent avec les animaux, il fuyait ou tentait d'apprivoiser les récalcitrants. Louis passait pour un idiot. Six mois lui furent nécessaires pour mener les vaches sans qu'elles ne se déroberent, pour que le coq finisse par détaier sur

son passage, pour que ses muscles se développent. Il avait seize ans.

En quelques mois, Émilienne bâtit un homme utile : elle lui apprit à clôturer les champs, reconnaître et couper le frêne, le sapin, le châtaignier, il mémorisa les noms des plantes des prairies, les graminées et les sauvageonnes, il retint que les vaches apprécient luzerne et trèfle, que les petites bleues font gonfler la panse. Puis vint l'égorgeement du cochon, le pyjama du lapin, la vidange des poulets. Il agrippait les pis des vaches selon le rythme imposé par Émilienne, « traire un animal revient à battre la mesure d'une chanson ». Il fit naître deux veaux. La première fois le vétérinaire lui avait montré où se placer, comment aider la mère ; la deuxième fois Émilienne le réveilla avant l'aube pour qu'il passe « sa dernière épreuve pratique ». Il s'en sortit bien, tout rouge de sueur et d'angoisse, raide devant le petit au mufler chaud que sa mère léchait, la langue sur les poils glués de sang.

La fosse à cochons était le seul endroit où il s'était tout de suite senti à l'aise. Dès son premier

tour de piste, les bêtes, curieuses, l'avaient encerclé, leurs groins fouillant sans violence sa combinaison. Battant le sol de leurs pattes, ronflant avec nonchalance, elles s'en retournaient ensuite aux ordures que Louis versait en tas au coin de la fosse, à l'extrémité sud du Paradis.

Les premiers jours, après le repos forcé, Émilienne lui avait demandé de venir quand elle tuait une poule pour le déjeuner ou dépeçait un lapin. Louis suivait sagement, enregistrant chacun de ses gestes, le coup de bâton sur la tête de la volaille dont on tord ensuite le cou, le roulement des doigts pour retourner la peau du lapin accroché au mur de la maison tête en bas, les plumes retirées une à une, les boyaux dans la casserole pour les cochons. Il regardait Émilienne comme un chat suit un oiseau derrière une fenêtre fermée. Façonnée par les morts consécutives, elle levait sur lui les deux lueurs vertes de ses yeux, rayonnant de cette fermeté, de cette douceur dont il n'aurait su se défaire. Un jour enfin, elle le fixa longtemps, les mains grasses des boyaux de la poule décapitée sur un vieux journal dans

la cuisine, puis dit, avec un vrai sourire, pas la moitié d'un sourire, pas un rictus, non, une large et profonde encoche :

– Tu fais partie de cette maison.

